

Mes questions nationales

ESSAI Jérémie McEwen

J'aimerais croire qu'il est permis d'être optimiste. Je regarde un monde qui s'en va, celui des partis libéral et québécois, et je regarde le Québec qui dit pour de bon adieu aux années 1960 et à Jean Lesage. J'avais tellement hâte, ça a été long, j'ai failli suivre mes amis de jeunesse, avec qui je balançais les pancartes du Oui en 1995, dans leur désinvestissement du politique pur et simple, le faisage d'argent pour les uns, les paradis artificiels pour les autres, tous parés des habits d'un anarchisme non militant, paresseux ou, pire, libertarien. J'ai failli mais j'ai résisté, par acte de foi dans l'idée que périodiquement le Québec crée du nouveau, des manifestes, des partis qui redéfinissent les termes du débat, qui recommencent à neuf dans ce marécage national que nous sommes, ce flou artistique qui s'exporte si bien mais qui sait si peu comment être chez lui. J'ai failli fuir, dans mes terres lettonnes ancestrales, où

ils ne sont que le quart de la population du Québec mais où ils existent nationalement, dans leur langue et leurs traditions, dans une fierté qui n'est pas sans débordements par la droite mais qui, au moins, est là.

J'ai l'impression que toute la jeunesse de ma vie politique s'est vécue sur le mode de la nostalgie des rêves nationaux d'antan. Il y avait deux rêves, essentiellement. D'abord, il y avait celui de ma maison, où on respirait tous les jours les nuées d'un Québec fort dans un Canada uni, le songe libéral dans un sommeil dogmatique national paradoxal, qui m'enchantait sans même que je m'en rende compte, dans l'imaginaire de quelqu'un d'autre, d'un autre temps, au croisement des blagues d'Yvon Deschamps et du sérieux de Mordecai Richler. Ensuite, il y avait le rêve des maisons de mes amis du Plateau-Mont-Royal, avec leurs pancartes et leur Parizeau déchu, les soupirs de découragement d'un dur